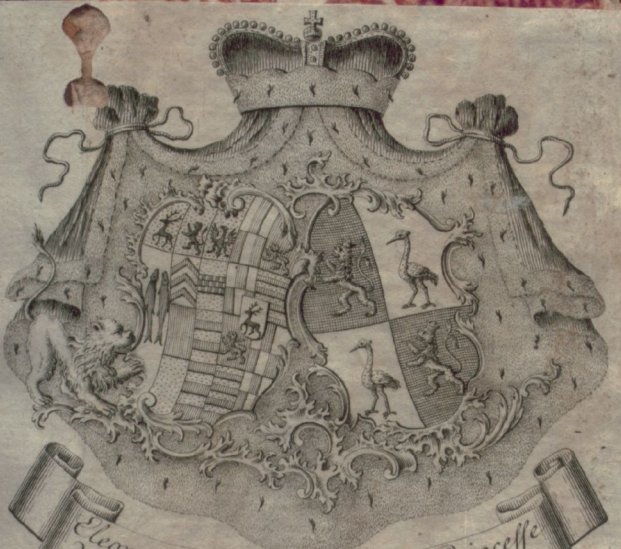
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19317/fragment/page=0001

...ximil. Christine Princesse
... née Comtesse de Reus J.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19317/fragment/page=0002



Eleon. Maximil. Christine Princesse de Stolberg née Comtesse de Reuss.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19317/fragment/page=0003

Girard, Claude Marie

EPITRE
DU
DIABLE,
A
M. DE V***.

VIENNE
CHEZ LE LIBRAIRE DE LA COUR.
MDCCLX.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19317/fragment/page=0004

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19317/fragment/page=0005

Avis de l'Editeur.

J'Ai servi deux ans Monsieur de V. . . en qualité de Copiste : je redigeais ses Variantes, & il ne me donnait que dix écus par mois. Je laisse à juger s'il y avait quelque proportion entre les honoraires & le travail. D'ailleurs comme je n'étais point d'humeur à m'extasier sur le mérite de ses ouvrages, & que je voulais entendre la Messe le Dimanche, il me traitait assez cavalièrement. Il s'était flatté néanmoins de faire de moi un Philosophe ; mais voiant à la fin qu'il y perdait son tems, il m'a renvoié comme un Papiste incorrigible, & indigne de participer aux mystères de la Philosophie. Quelques mois auparavant, pendant un voiage qu'il fit à Berne, je surpris sur son bureau un écrit singulier, griffonné en très-petits caractères d'un jaune soufré, sur une feuille de parchemin noir. C'était des vers Français : j'en parcourus une vingtaine à l'aide d'une loupe. Mais quel fut mon étonnement, quand je lus au bas de la page la signature de Lucifer ! Mon Maître disais-je en moi-même, serait-il en commerce avec le Diable? Quel homme! ô mon Dieu, faites-lui miséricorde! je tremblais de tous mes membres,, les cheveux me dressaient à la tête, & il me semblait déja voir autour de moi une légion d'esprits infernaux. Cependant je m'armai du signe des Chrétiens, & m'étant remis peu-à-peu de mon trouble, je me sentis enfin assez de force pour lire cet écrit avec attention, & pour en tirer une copie. Je la portai quelque tems après à un honnête Curé du voisinage, qui

en

en trouva la forme & le style très-diabolique. Voilà, me dit-il, une pièce dont on pourrait tirer parti. Le père du mensonge y dit d'assez bonnes vérités ; & s'il est vrai qu'il soit l'auteur de ce Poëme, il a raison de recommander à son ami de ne le point imprimer. Vous seriez bien vous, de lui jouer le tour : il faut l'attraper, il en attrape bien d'autres. Je doute fort néanmoins qu'il ait assez de loisir & de tranquillité pour rimer. Mais pour votre Maître, vous devez être très-rassuré sur son compte : allez, je connais l'homme, il n'est certainement point sorcier.

J'étais bien tenté de suivre le conseil de ce bon Curé ; mais je devais craindre le ressentiment de M. de V. . . tant que je resterais à son service. Je ne le crains plus maintenant ; & s'il m'accuse d'infidélité, je le laisserai dire le Curé qui est un excellent casuiste, a levé tous mes scrupules.

*D'ailleurs je ne crois pas que l'Epître dont il s'agit ici, soit une satyre ; mais si c'en est une, M. de V. . . aurait très-mauvaise grace de s'en-plaindre, lui qui déchire toute la terre, & se tue pourtant de dire qu'il est un sage, & qu'il n'écrit point de Satyres.**

---

* Voici comment s'exprime M. de V... dans sa lettre à l'Auteur du Mercure, II volume de Janvier 1760.

" La satyre en vers, & même en beaux vers, est ,, aujourd'hui décriée, à plus forte raison, la satyre en ,, prose, sur-tout quand on y réussit d'autant plus mal, ,, qu'il est plus aisé d'écrire dans ce pitoiable genre... ,, Si dans la crise où est l'Europe, & dans les malheurs ,, qui désolent tant d'Etats, il est encore quelques ama- ,, teurs de la litterature qui s'amusent du bien & du ,, mal que le peut produire, je les prie de croire que ,, je *mépriſe la Satyre & que je n'en fais point.* ,, A- ,, près une déclaration si formelle, qui se serait atten- ,, du à voir eclore le *P. Diable*, *la Vanité*, *le Ruse* & *En-*

EPITRE
DU DIABLE,
A
M. DE V***

Organe furibond de l'Ange de ténébres,
Qui souffle dans ton cœur la rage de rimer;
Toi dont les ouvrages célébres,
Instruisent cent Grimauds dans l'art de blasphémer;
Lieutenant des Enfers, & Diable à plus d'un titre
Reçoi, mon digne ami, cette infernale Epître;
Mais garde-toi de la faire imprimer.
Tes ouvrages divers, ton Cothurne, ta Lyre,
Tes Fastes imposteurs nous ont plu tellement,
Que je t'en dois un compliment
Au nom des grands de mon empire:
Reconnaissant de bonne foi,
Qu'à trouver les moiens d'en étendre les bornes,

Tout

Tout Diable que je ſuis, je le ſuis moins que toi,
Et ne te paſſe que des cornes.
Je me loûrai toujours de *Manès* (1) de *Socin*, (2)
De l'amant défroqué (3) de la jeune *de Bore*,
Du zèle impétueux de Maître Jean *Calvin*,
Et des ſoins fortunés de tant d'autres encore,
Tous ennemis fougueux du Pontife Romain,
Et de la Meſſe que j'abhorre.
Mais en fait d'irréligion,
D'extravagance, & de blaſphême,
Nul ne peut ſans préſomtion,
Te conteſter le rang ſuprême.
Pluſieurs de ces fiers ennemis
Qui diſputaient les cleſs aux Miniſtres fidéles,
Des monumens du peuple circoncis,
Ont reſpecté du moins les preuves immortelles :
De la Religion interprêtes rebelles,
Ils la défiguraient, mais tu l'anéantis.

---

(1) Manès, Héréſiarque extravagant du III ſiècle & le Chef de la Secte des Manichéens. Il ſe diſait le S-Eſprit, & enſeignait qu'il y avoit deux principes, l'un bon, & l'autre mauvais. Sa Doctrine conforme en partie à celle de Pythagore, eſt pleine de reveries & d'abſurdités. Il fut écorché vif par les ordres du Roi de Perſe, & ſon corps ſervit de pature aux bêtes.

(2) Socin (Fauſte) né à Sienne en 1539. fut le chef des Sociniens ou Unitaires. Il puiſa ſa doctrine dans les écrits de ſon Oncle Lelie Socin, & combattit la Divinité de Jeſus Chriſt.

(3) Martin Luther, Auguſtin. Il épouſa une Religieuſe nommée Catherine de Bore, qu'il avoit débauchée, après ſon Apoſtaſie.

Bien

Bien eſt-il vrai que ton ſyſtême
Eſt par fois un peu gauche, efflanqué, chancelant
Et que tel mot que tu crois un dilême,
N'eſt qu'un ſophiſme impertinent.
Mais dès qu'un raiſonnneur eſt léger & brillant,
Il a toujours aſſez de force:
Soit vertu ou ſavoir, dans le ſiècle préſent,
Le fond n'eſt rien, tout dépend de l'écorce.
Eh! qui ſait mieux que toi, répandre en ſes écrits,
L'illuſion du coloris,
Le vernis & la broderie;
De traits ſententieux ſaupoudrer ſon jargon,
Rajeunir des lambeaux de vieille friperie,
Ou faire un mets piquant de quelque rogaton?
Annales & Philoſophie,
Politique, Géometrie,
Morceaux Flamans, Britaniques, Germains,
Et bribes de Théologie
De Brachmanes, de Mandarins,
Du Congo, de l'Abyſſinie,
Tout ſe confond, tout eſt accumulé,
Tout fermente & bouillonne en ton cerveau brûlé.
Tu changes, quand tu veux, de forme & de nature,
Pyrrhon la nuit & Socrate le jour;
Tantôt *Rimeur ſuivant la Cour*,
Tantôt Zénon, & tantôt Epicure.
Tu peux chanter ſur tous les tons.
(Sauf néanmoins ſur le ton de Pindare)
Ta trompette ébauche des ſons

Qui

Qui manquaient aux Français pour l'épique fanfare.
Mais si jamais Satan a dit la Vérité,
Je soutiens que tes vers, chefs-d'œuvres de scandale,
Auraient bien moins d'attrait, & de célébrité,
Si tu ne les frappais sur l'enclume infernale,
Au bon coin de l'impiété.
Pour enlever tous les suffrages,
Tu compris qu'il fallait, dans tes premiers ouvrages,
Rassurer les mondains, flatter tous les penchans,
Démolir, foudroyer, ou rendre ridicules
D'étranges vérités qui révoltent les sens,
Et de ta rage enfin aimant les incredules,
Japer contre Dieu-même, & mordre ses enfans.
Ainsi tu debutas en bravant le tonnerre,
Et soudain tes succès passérent ton espoir:
Ton mérite forçait mes sages d'Angleterre,
A te céder la palme du savoir.
Ta main brisait le joug d'un pénible devoir,
Tu réformais le monde, & grace à ton génie,
De la Religion l'injuste tyrannie
Perdait dans tous les cœurs son antique pouvoir.
Car en dépit de l'écriture,
Et de la foi de tous les tems,
Celui qui régit la nature,
Ce Dieu l'espoir des bons, & l'effroi des méchans
N'était plus, selon toi, qu'un Monarque en peinture,

Tel

Tel que ces Princes pareſſeux,
Roitelets caſaniers de vos faſtes antiques,
Qui dans les feſtins & les jeux,
Buvaient l'oubli des miſères publiques,
Et libres de tous ſoins, ne vivaient que pour eux
Ce Dieu de l'univers, inutile pagode,
En laiſſait le timon, pour ſommeiller en paix,
Et l'aveugle Deſtin réglant tout à ſa mode,
Etait ſon *Maire du Palais.*
Si ce frivole Titulaire,
Qui s'obſtinait à ſe cacher,
Ne ſe mêlait d'aucune affaire,
Si rien ne pouvait le toucher,
Pourquoi ſollement s'enticher,
De l'eſpérance de lui plaire,
Ou de la peur de le fâcher?
Sans équité, ſans bonté, ſans clémence,
Que faiſait aux mortels ſon oiſive puiſſance,
Et devaient-ils la réclamer?
C'était déja beaucoup de ne point entamer
Son domaine & ſon exiſtence;
Mais le ſervir, mais le craindre & l'aimer,
C'était outrer la complaiſance.
De là, ſuivant le fil d'un ſi bel argument,
L'eſprit émancipé ſautait légèrement
De conſéquence en conſéquence;
Le cœur trouvait par tout un encouragement,
Un champ vaſte & fécond s'ouvrait à la licence.
On pouvait au beſoin fourber adroitement,
Se parjurer, trahir la confiance,

De

De Naboth (1) écrasé dévorer la substance,
Piller la veuve, opprimer l'orphelin:
Pour cent tendrons formés aux ébats de Cythère;
Tapisser des serrails en brocard, en satin,
En tableaux de *Boucher*, en vernis de *Martin*;
Et pour l'infortuné qu'assiége la misère,
Avoir un cœur d'acier, des entrailles d'airain,
L'ame d'un Diable, ou l'ame de V******
Le luxe devenait l'éternel instrument
Du pouvoir & de l'abondance,
La débauche un délassement,
La molesse une bienséance.
Et qu'était la vertu, qu'un ridicule effort,
Qu'un pitoyable objet d'orgueil & de folie,
Sans récompense après la mort,
Et sans profit pendant la vie?
Insensé, le mortel ennemi de ses jours,
Qui, sans respect du tems si rapide en son cours,
Semait d'épines son passage,
Et qui dans la saison des ris & des amours,
Libre d'en profiter, en dédaignait l'usage.
Ainsi donc l'on devait, sans craindre l'avenir,
N'avoir plus d'autre loi que la loi du plaisir,
Suivant sa pente & sa méthode;
Tout semblait arbitraire, innocent & permis,
Et rien n'était à mon avis,
Si consolant, ni si commode.
Aussi de ta doctrine on reconnut le prix,

(1) Voyez l'Ancien Testament, histoire des Rois.

Si bien que dans Berlin, dans Londres, dans Paris,
Tes merveilleuſes rapſodies
Te firent proclamer par tous nos beaux-eſprits,
Le Patriarche des impies,
Des Loix de Jéhova ſuperbes ennemis,
Et fléaux de quiconque oſe croire en ſon fils.
Ce choix fut confirmé chez nous en plein Chapitre,
Et tu n'as pas depuis démenti ce beau titre.
Parmi ces Ecrivains conjurés contre Dieu,
Tu ſçus te diſtinguer en tout tems, en tout lieu,
Comme leur chef & leur modèle;
Et j'en ſuis bien reconnoiſſant,
Car mon domaine floriſſant
S'eſt accru de moitié chez la race mortelle.
Sur-tout le climat des Badauts
Sera dans peu mon plus noble héritage,
Ses habitans ſont un peuple volage,
Qui ſait le mieux gober tes préceptes moraux,
A l'hameçon du beau langage.
Tous ces roquets de l'Hélicon,
Que fait hurler la *Tragicomanie*,
Facteur, Clerc, ou Commis, petit-Maître, & Poupon
En manteau court, en rabat de linon,
De tes dogmes fameux ont la tête farcie:
Du bel-eſprit tous prennent l'écuſſon,
En profeſſant ta doctrine chérie.
L'un croit le culte indifférent,
Et confond le Bramin avec le Catholique,
Et l'autre l'abandonne au vulgaire ignorant,
Comme

Comme une vaine & frivole pratique.
Ici c'eſt un Reformateur,
Qui blâme certains rits du ſacré miniſtère,
Qui dogmatiſe avec fureur,
Contre la foi d'un antique miſtère,
Et d'un pénible aveu diſpenſe le pécheur.
Puis controllant la richeſſe des Moines,
La pompe des Prélats, la table des Chanoines,
Et taxant le clergé de mille autres abus,
Dit que, pour appaiſer tant de vives allarmes,
Il faudrait marier tous vos jeunes Reclus,
Capucins, Récollets, Jacobins, & grands Carmes,
Là c'eſt un eſprit-fort ou laſcif, ou glouton,
Qui, pour analyſer la nature de l'ame,
Vous ſoutient que l'étui vaut autant que la lame,
Et la fait dépérir, ou croître à l'uniſſon,
Avec l'ame d'une huître, ou d'un colimaçon.
Voilà quel eſt le catéchiſme
De tes diſciples à Paris:
J'avais beſoin de tes écrits,
Pour y couler à fond la barque du Papiſme.
Depuis trente ans que tes travaux
Ont fertiliſé ce rivage,
Je vois de jour en jour qu'il enfle mes impôts,
Et me rapporte davantage.
Il m'en vient chaque mois de friands maniveaux,
De réprouvés de tout étage,
Dûment bardés de péchés capitaux:
De gros richards calcinés de luxure,
Ou gangrénés d'avarice & d'uſure:

Des

Des fripons, des coquins de toutes les couleur
Des intriguans & des appareilleurs .....
Eh! que ne dois-je pas à l'excès de ton zèle,
Pour seconder mes généreux desseins,
En suivant la trace fidelle
Des *Bayles* & des *Arétins*? (1)
Ton *Uranie* est une œuvre immortelle:
Ta *Religion naturelle*
Obscurcit à jamais les plus fiers Ecrivains.
Je voudrais en être le pére,
Ainsi que de l'Epître agréable & légère, (2)
Où brille l'antithèse, & l'etrange conflit
De *la grace de Jesus-Christ*
Avec les trois graces d'Homère.
Mais le prodige du sçavoir,
C'est ta *Pucelle* incomparable.
Il ne nous manquait plus que ce livre admirable,
Pour consommer ta gloire, & combler mon espoir.

(1) Arétin [Pierre] natif d'Arezzo, vivait au XVI siècle. Il s'est rendu célébre par ses écrits obscènes & satyriques. C'était un esprit médiocre, mais audacieux & vain à l'excès. Il mit à contribution plusieurs Princes de son tems, qui redoutaient sa plume; & eut même l'insolence de faire frapper une médaille, où les Monarques lui présentaient des tributs, avec cette légende: *P. Aretinus flagellum Principum.* Ses flatteurs lui déférérent un titre encore plus superbe, & l'appellérent *il divino Aretino.* Néanmoins quelques Princes d'Italie qui n'étaient pas endurants, au lieu de lui payer tribut, lui firent donner cent coups de baton, ce qui produisit un si bon effet, qu'il renonça à la satyre & ne fit plus que des ouvrages de piété. On prétend même que sa conversion fut sincère. Cette manière de chatier les Poëtes mordans & satyriques est fort ancienne, mais elle ne les corrige pas toujours.

(2) Epître au Cardinal Querini.

Que de riants tableaux! que de jolis blasphèmes!
Oh! que tu dois t'en applaudir!
Mon esprit y surpasse, il en faut convenir,
Nos intelligences suprêmes:
Je défirais tous les enfers,
Le Diable le plus docte en cynique peinture,
De forger en dix ans un écrit si pervers,
Si fertile en scandale, & si riche en ordure.
Lorsque tu publias ce volume charmant,
Ce modéle parfait de rimes dissolues,
J'en eus tant de plaisir & de contentement,
Que trois ou quatre fois j'épiai le moment
De te haper, en planant dans les nues.
Le brûlais de paier tant d'utiles forfaits
Dans cette demeure profonde;
Mais j'ai senti que, pour mes intérêts,
Il valait mieux encor te laisser dans le monde,
Où tu servais l'Enfer avec tant de succès.
Et bien me fâche que ta course
Panche si fort vers ces gouffres brûlans;
Je prévois trop quelle ressource
Je vais perdre chez les vivans.
Mais après tout je m'en console;
Quand tu seras dans nos cantons,
Toutes ses classes des Démons
Iront s'instruire à ton école,
Et profiter de tes leçons.
Je te puis assûrer, foi d'Archange rebelle,
Que tu seras le bien venu,
Et dignement fêté dans le rang qui t'est dû,

Parmi

Parmi les Citoyens de la braise éternelle.
Eh! quel régal pour toi, de trouver en ce lieu
Toute la clique de tes sages;
D'entendre & d'admirer ces ennemis de Dieu,
Vantés par-tout dans tes ouvrages!
Toland, (1) & *Spinosa*, (2) *Beker*, (3) *Hobbes*,
(4) *Wolston*, (5)
Maillet, (6) *Collins*, (7) & leurs semblables,
Et *l'éternel honneur* (8) *de l'humaine raison*,

---

(1) Toland [Jean] naquit en Irlande en 1670. On ne sçait rien de certain de son origine; & il ne se défendait point trop du reproche qu'on lui faisait d'être bâtard. Il fut élevé dans la Religion Catholique, mais il ne tarda pas à embrasser la Religion Protestante. Ensuite il devint Athée, & persista jusqu'à la fin dans son opinion. On lit ces mots dans son épitaphe qu'il composa quelques jours avant sa mort. *Spiritus cum aethereo patre à quo prodiit olim, conjungitur.*

(2) Spinosa [Benoît] fils d'un Juif Portugais, naquit à Amsterdam en 1632. Il a réduit en système l'athéisme. Il établissait comme son premier principe, que Dieu est la seule substance qu'il y ait dans l'univers, & que tous les autres êtres ne sont que des modifications de cette substance.

(3) Becker [Balthazar] né dans la Frise en 1634. fut Ministre à Amsterdam. *Son monde enchanté* est, pour ainsi dire, l'apologie du Diable.

(4) Hobbes [Thomas] né en Angleterre en 1588, a fait des ouvrages qui l'ont rendu suspect d'Athéisme.

(5) Wolston [Thomas] Anglois, né en 1660. Il prétendit prouver que les miracles du nouveau Testament ne sont que des allégories.

(6) Maillet, Consul au grand Caire. Son Telliamed est entre les mains de tout le monde.

(7) Collins [Antoine] Anglais né à Heston en 1676, a eu des sentimens fort opposés à la saine Doctrine.

(8) Bayle, c'est ainsi qu'il est qualifié dans les Oeuvres de Monsieur de V . . .

Tes

Tes Patrons, tes Héros, tes guides respectables,
La fleur de mes damnés, les délices des Diables.
Puis un essein de *Filles à Talens*
Qui charmaient à souper, & brillaient sur la Scène,
De ces *Filles de Melpomène*,
Qui trafiquent de leur printems,
Se hâtant de venir dans mon sombre Royaume,
Malgré Keyser, le Mercure & saint Côme.
Puis l'adorable *le Couvreur*, (1)
Cette Déesse poulinière,
Qui reçut de tes mains l'encens le plus flatteur,
Tandis que des bigots lui refusaient l'honneur
De la laisser pourrir au coin d'un cimetière.
Ces doux objets dont le geste animé,
Le récit patétique, & l'accent plein de charmes,
Aux Badauts attendris faisaient verser des larmes,
Brûlent *de plus de feu qu'ils n'en ont allumé*,
Et rendent mieux chez nous les tragiques allarmes.
Quand tu viendras dans ce séjour,
Je veux qu'avec éclat, pour chômer ce grand jour,
Notre allégresse se deploie:
Ce ne sera que bals & festins à ma cour:
Tous les feux de l'Enfer feront des feux de joie.

---

(1) Adrienne le Couvreur, Actrice célébre par ses grands talens, & par le goût qu'elle inspira à M. de V. mourut sans être assistée des secours de l'Eglise. On lui refusa la sépulture, mais M. de V. l'en dedommagea par une apothéose.

Dés

Dès long-tems mon Fourier t'y prépare un hôtel
Un peu moins frais que celui des *Délices*,
Tout à côté du repaire éternel,
Où logent *Vanini*, (1) *Rugger*, (2) & leurs complices.
Là tu pourras promener tes caprices,
Et contempler au loin des lacs étincelans.
Des fleuves orageux, des rochers fulminans,
Flanqués de vastes précipices,
Et de cent gouffres mugissans.
Ce *Belveder* de l'infernale rive,
Pour amuser un Ecrivain,
Vaut bien la froide perspective.

(1) Vanini [Lucilio] Prêtre, né en 1585 dans la terre d'Otrante. Il avoit formé le dessein, si l'on en croit le P. Mersenne, d'aller répandre l'athéisme dans le monde, avec douze compagnons de son libertinage. Il fut Aumônier du Maréchal de Bassompierre à Paris. Ses *Dialogues de la Nature* lui ayant fait des affaires avec la Sorbonne, il se retira à Toulouse, où ayant été convaincu de professer l'Athéisme, il fut condamné au feu, & exécuté n'ayant encore que trente ans. Il mourut sans donner aucune marque de repentir. Cependant il fut effraié de l'appareil de son supplice, & s'écriait de tems en tems, ô mon Dieu! Un Cordelier qui était là pour l'exhorter à mourir chrétiennement, lui dit, malheureux que vous êtes, vous reconnaissez un Dieu puisque vous l'invoquez; non, répondait Vanini, c'est une façon de parler.

(2) Rugger [Cosme Ruggeri] Florentin, étant venu en France du tems de Catherine de Médicis, fut très bien accueilli de cette Princesse, parce qu'il se donnait pour habile Astrologue. Ayant été enveloppé dans l'affaire de la Mole & de Coconas, favoris du Duc d'Alençon, accusés entre autres crimes d'avoir attenté par sortilége à la vie de Charles IX, il fut envoié aux Galères; mais Catherine l'en tira quelque tems après. Il mourut fort vieux à Paris, l'an 1615, & comme il avait déclaré hautement qu'il mourait Athée, son corps fut jetté à la voirie. Mezerai l'appelle *Rugier*.

De

De la ville & du lac des enfans de Calvin.
Et ſi la ſoif de l'or te ſuit juſqu'au Ténare,
Tu l'y verras couler, au gré de ton deſir :
Mammon (1) l'affine & le prépare;
Et fuſſes-tu l'ombre la plus avare,
Il aura de quoi t'aſſouvir.
En attendant, cher ami, je t'invite
A maintenir ton cœur endurci dans le mal,
Sans jamais réfléchir ſur le terme fatal,
Où ton déclin ſe précipite.
Souvien-toi qu'au mépris du vulgaire Chrétien,
Un ſçavant épuré de crainte & d'eſpérance,
Comme *Epicure ou Lucien*,
Tient ſon rang juſqu'au bout, & doit, par bienſéance,
Vivre en Athée, & mourir comme un chien.
Il eſt beau d'affronter le péril à ton âge,
Tel qu'un nocher audacieux,
Que la foudre environne, & qui brave les cieux,
En blaſphémant dans le naufrage.
Ne vas pas imiter ce poltron de Normand, (2)
Qui par forme de teſtament,
Touché de repentir de ſon goût pour la Scène,
Rima tout *Akempis*, indigne monument!

(1) Mammon, mot Syriaque qui ſignifie le Dieu, ou le Diable des richeſſes.

(2) C'eſt le grand Corneille. Il mit en vers l'*Imitation de Jeſus*, ſur la fin de ſes jours. Les incrédules ſeraient bien ſurpris, ſi Monſieur de Voltaire qui a rimé depuis peu quelques paſſages de l'Eccléſiaſte, & le Dialogue du *Chaton* & de la *Sulamite*, tiré du Cantique des Cantiques, allait rimer auſſi les ſept Pſeaumes de la pénitence.

Ni

Ni ce *Ruffus* (1), vil objet de ta haine,
Qui redouta l'Enfer, & finit faintement,
Ni ce benêt de *la Fontaine*.
Qui mourut auſſi lâchement.
Eh ! que diraient les bandes interdites
De ces enfans perdus qui volent ſur tes pas,
Si leur vieux Général aux portes du trépas,
Flétriſſait ſes lauriers par des craintes ſubites?
Tu ſens quel coup cela me porterait!
Bientôt chacun s'allarmerait,
Car la crainte ſe communique,
Et mon Rival triompherait
Dans le parti philoſophique.
D'ailleurs comment te reconcilier
Avec ce Dieu d'éternelle vengeance?
Pourrais-tu lui faire oublier,
Par dix mille ans de pénitence,
Tant d'écrits ſcandaleux qu'on t'a vu publier,
Tant d'outrages & de licence?
Mais s'il t'invite à la réſipiſcence,
Et quoiqu'il faſſe encor, pour t'y déterminer,
Crois-moi, réſiſte-lui, dérobe à ſa clémence,
La gloire de te pardonner.
Soit qu'il t'appelle, ou qu'il tonne, & menace,
Ranime ta vertu, redouble tes efforts,
Munis ton cœur d'une triple cuiraſſe,
Contre l'aiguillon du remors,
Ou contre l'attrait de la grace.

(1) Le grand Rouſſeau, mort à Bruxelles.

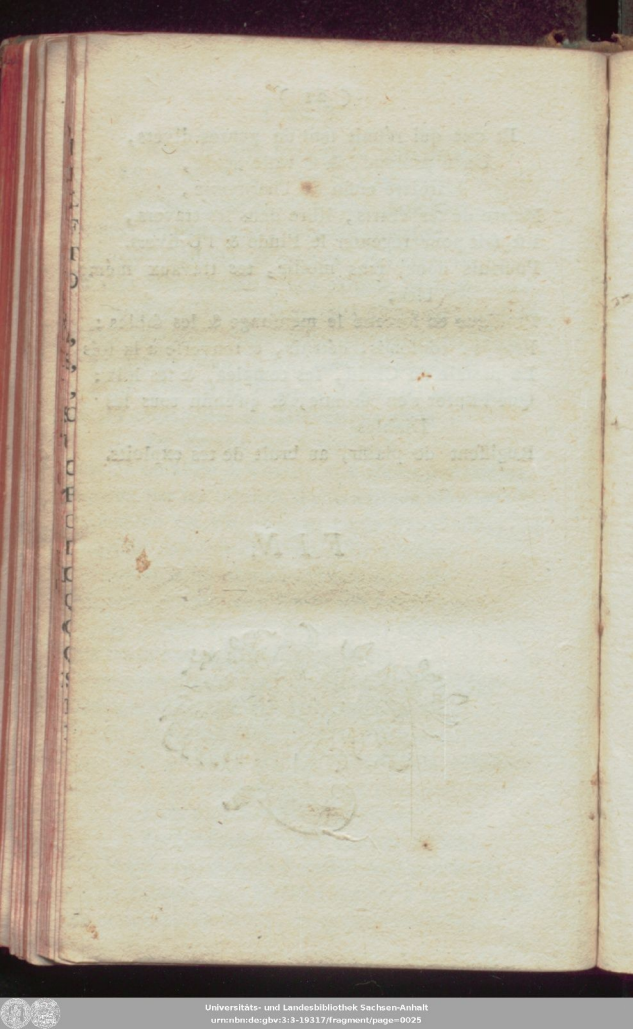
Mais

Mais le plus sûr, tu le sens bien,
Est de rester où le sort te confine :
Là tu pourras toujours, du culte Ausonien,
Fronder impunement l'imbécile doctrine.
Ton nom illustrera ces plaines, ces côteaux.
On dira dans cent ans : " ce paisible héritage
„ Fut autrefois la retraite d'un sage,
„ Qui toujours contre Dieu combattit en héros,
„ Et par un coup du sort jetté sur ce rivage,
„ Pour agrandir le Diable, y tint ses arsenaux.
On ira contempler cet Helvétique asyle
De l'oracle des Ecrivains,
Comme on allait à Cume, aux antres souterrains,
Fameux par les trépieds d'une antique Sibylle;
Ou comme on visitait, aux bords Napolitains,
L'auguste repositoir des cendres de Virgile.
Cependant laisse dire aux lâches ennemis
Qui vont te relancer jusqu'en ton hermitage,
Que la rouille des ans émousse tes esprits,
Que tes talens enfin usés & decrepits
S'écroulent chaque jour sous les glaces de l'âge.
Dédaigne d'écraser ces insectes poudreux;
Et s'ils trouvent encor, dans tes livres fameux,
Soit plagiat, soit blasphème, ou sophisme,
Oppose à leur audace un mépris généreux,
Sans plus crier au *Fanatisme*.
Qu'ils sçachent ces cuistres jaloux,
Ces lourdauts empâtés d'orgueil & d'ignorance,
Qu'ils doivent humblement ramper à tes genoux,
Te craindre, t'admirer, & garder le silence;

Et

Et que qui réunit tant de genres divers,
Un si profond, & si vaste génie,
L'arbitre enfin de l'harmonie,
Maître de ses écarts, libre dans ses travers,
Est fait pour régenter le Pinde & l'Univers.
Poursuis donc, sans mollir, tes travaux mémo
bles;
Prodigue en forcené le mensonge & les fables :
Frappe, confonds, détruis, & renverse à la fois
La morale du Christ, ses temples, & ses loix :
Que l'Enfer s'en étonne, & qu'enfin tous les
Diables
Rugissent de plaisir, au bruit de tes exploits.

FIN.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19317/fragment/page=0026

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19317/fragment/page=0027

Girard, Claude Marie

EPITRE
DU
DIABLE,
A
M. DE V***.

VIENNE
CHEZ LE LIBRAIRE DE LA COUR.
MDCCLX.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19317/fragment/page=0028